

Fuites

Andrea Moorhead

Numéro 18, printemps 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moorhead, A. (2009). Fuites. *Contre-jour*, (18), 37–46.

Fuites

Andrea Moorhead

I.

Je t'écirai quand tu cesseras de pleurer, quand tu cesseras ce vacarme, cette effusion d'eau salée, cette extravagance que nous ne supportons plus, car je t'aime et la poussière sur le siège de joie renversé ne nous offre que ces vagues indiscrètes et ridicules, car je t'aime et tes vagabondages mauves n'ouvrent rien pour nous, le ciel est toujours aussi sombre qu'avant, la pluie raide et blanche, car tu sais que la terre n'a rien à faire avec nous, nous sommes des orphelins de la joie, de la détresse, des émotions ordinaires, je t'écirai quand tu auras cessé de pleurer, quand le lac aura retrouvé sa surface lisse, luisante, accueillante, je t'écirai quand l'automne sera venu dans les érables puis les bouleaux rouges et transparents, jaunes de ciel illuminé, rouges de terre préfigurée, car tu sais que je ne te cherche plus, que j'ai perdu quelque chose quelque part entre Acton Vale et Sherbrooke, c'était octobre, tu t'en ressouvies, de jeunes trembles fauchés par la neige prématurée, très frêles et très élégants, mon cœur serré, et le vent continuait à souffler sur nous, fournaise ardente, étincelante de froid de mépris de puissance légèrement restreinte, car tu sais que nous mourrons ainsi quelque part entre Acton Vale et le vent, quelque part entre cette neige éblouissante et noire et le son de tes larmes effrénées et encore jeunes.

*

Si je meurs, la lumière ne saisira jamais mes os, des étincelles me brûleront le bois, les bouleaux une fête noire, le lac déjà parti à la recherche de l'Orford, à la recherche de ce paysage abîmé et musclé qui m'a tant rongé, tant attiré, si je tombe encore, tu ne pourras me relever, je trouverai la terre propice à la méditation, accueillante, les plaies à moitié guéries, dont les cicatrices ne feront pas de bruit, des sutures d'âme sans poids sans trace aucune, tu n'oseras pas m'y accompagner, le courage te manquera, car tu n'as rien inventé de tel, comment sauras-tu comment procéder, où mettre les pieds, où résister au vent où y céder, car je t'aime trop tu sais et cette nuit sera trop longue pour toi si je meurs, la lumière ne me prendra pas, je traînerai par terre comme une feuille détachée de son ombre, comme des gouttes de pluie qui refusent d'entrer aux profondeurs, une abeille m'emportera et je serai comme le vent nulle part partout, et tu n'auras qu'à allumer un feu au coin des ténèbres, là aux interstices du jour au moment où le soleil mourant reprend son ardeur et j'y serai sans poids sans mystère, prêt à repartir sans rien laisser à cette terre tant regrettée où tu pourras vivre sans nostalgie ni désespoir.

*

La simplicité de cette fuite me fait rire, tu as si longtemps porté le fardeau de cette unique connaissance, où la déposer, où la rendre inerte, la pierre ici est dense, friable par certains jours et je ne connais pas d'autre solution, d'autre possibilité, tout est d'une singularité éclatante, n'est-ce pas ? Ton visage à demi ombragé par une ombrelle de nostalgie, quelle folie, quelle audace triste et décourageante, la rivière coule par jours clairs par nuits noires et tout ce qui nous reste tombera dans les pièges de l'émotion si tu ne fais pas attention à ce qui t'entoure à ce qui t'empêche de rendre le jour clair, la nuit noire, la simplicité de cette fuite m'amuse, me déçoit, m'agace, je sais que tu aurais préféré ne rien faire ne rien déplacer, mais tu le sais aussi bien que moi ce ne sera pas possible maintenant, il nous faut déplacer quelque chose quelque part et ce que j'ai perdu à Acton Vale n'aura jamais d'image précise, sinon celle d'une sorte

de romantisme fanatique qui se heurte aux portes de la mort en incendiant tout chemin de retour. Je n'oublierai pas ce jour, je ne t'oublierai non plus. Ta disparition m'enrage, je laisse partout et nulle part des cendres de neige, des flocons d'absence au-dessus des bouleaux, au-dessus de toute mémoire de l'impossible.

*

Tu as raison cette fois, j'ai beaucoup oublié, et je ne sais pas comment retrouver cette ambiguïté éblouissante qui nous a tant marqués. Le lac est pollué, les routes encombrées, les forêts sans mystère. J'aurais voulu revoir le cerf magique, la martre luisante, Jupiter sous le ciel chaud d'un juin de roses extravagantes où la Loire s'est ointe de silex et d'eau pure, mais j'ai tant oublié tu sais, c'est fini, je ne pourrais plus retrouver le seuil d'une telle profusion d'âme. Ce n'est pas que je sois vieux, ni que je sois cynique ou désespéré. L'heure est passée, le chemin n'a plus de mystère. Oui, tu as laissé le fil d'Ariane par terre, parfois il se déguise en oiseau ou en passeur, parfois il redevient tige ou marque énigmatique dans la poussière. Mais je ne le trouve plus important, le chemin ne m'intéresse plus. On dirait que je suis enfin fou, que j'ai laissé glisser l'identité, que le masque est devenu réalité et tu n'as pas le droit de me suivre dans cette zone peu importante où les ténèbres ne cachent rien et les fantômes portent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Est-ce la folie qui t'intéresse, ou l'amour extrême qui se voue aux grands mystères de l'univers, qui se dit reine ou roi ou patriote, car tu sais que ce genre de choses ne m'a jamais intéressé, que je les trouve fades ou insipides ou marrantes. Tu n'as que cette tabula rasa, que cette extrémité rongée par l'obsession de la parole franche, de la parole bleu-éclair, tes dents sont tombées et il n'y a rien plus dans ta bouche, ni langue palpitante ni surface rusée prête à former des mots sans sens, tu es insensé tu n'as rien à me dire, tu t'intéresses à ma folie, car les gens t'accueillent en te disant pauvre de toi pauvre petit bonheur perdu.

*

C'est trop, c'est vraiment trop cette fois-ci, tu as dépassé les limites de la civilité, tu ne feins plus la franchise, tes dents sont tombées, ne le sais-tu pas ? Tu ne peux pas me mordre, m'agacer, me faire disparaître. Des hallucinations me suivent jour et nuit, des rêves compliqués par la profondeur du sommeil, on dirait un sommeil de mort tant il est dense, dur, sans issu.

II.

Lentement des lignes ou peut-être quelque obscurité dans la poussière, un souvenir de passage que la pluie n'a pas entièrement effacé. Nous marchons sans parler, la forêt dense, dure parfois, mais il n'y a plus rien à communiquer, le jour trébuche ou oscille et nous continuons sans rien dire. Les collines à l'ouest ou au nord, celles du sud n'ont pas d'horizon, elles sont bleu-gris, perdues un peu comme nous. L'offrande si longtemps portée est devenue blanche presque transparente. Je n'ai jamais vu une telle transformation. Au fur et à mesure que nous procédons, la surface s'obscurcit. D'abord elle était brune puis d'un vert violet. Je n'ai rien remarqué, mon compagnon non plus. Le paysage nous absorbait, la difficulté du chemin, les ornières, les passages de boue ou d'eau, rien n'était clair, la nuit trop dense, les étoiles effacées par des nuages. La parole semblait hors de contexte, un dinosaure peut-être, un squelette abandonné. Les os trop blancs sous l'éclat des dents. Nos jambes musclées, nos bras légers.

Hier est toujours avec nous, vestige ou fantôme, qui le sait ? La forme de la terre, la fluidité de l'atmosphère, le lac encore noir et luisant sont maintenant des images laissées sur la rétine de l'âme, des rêves de demi-éveillé, d'un dormeur qui n'a pas pu garder la profondeur de son sommeil. Des ratés, des inadéquats, des faibles. Le jugement nous poursuit mais nous avons vu de telles mouches, l'essaim d'Oreste ne nous agace pas. Clytemnestre sur les hauteurs, Agamemnon perdu. Les grandes légendes circulent, les épisodes magiques, les séjours chez Nausicaa. Nous n'avons pas de livres, c'est le souvenir des récits antiques qui nous accompagne. Le texte voyage ainsi que nous.

*

La longue période des hallucinations est passée, une sorte de poussière étincelante dans laquelle disparaissent les chevilles, dans laquelle disparaît l'âme aussi, et ainsi nous marchons sous un soleil vert et trébuchant. Le grand poids des os de terre a disparu. Personne n'en a

parlé sauf nous, avant, avant cette fuite qui nous rend aveugles et calmes. La longue période des hallucinations est passée. Il n'y a plus de verbes pour décrire notre voyage. C'est un symbole de vagabondage d'insouciance de folie contrôlée. J'évite de te parler, tu glisses dans ma mémoire, corps fantôme et voix agaçante. Chaque pas m'éloigne de toi, mais tu restes mon fidèle compagnon, pas après pas, jour après jour, heure longue heure courte pluie raide pluie douce. Et la nuit coule entre des rives inconnues, entre les espaces que nous quittons sans rien apercevoir.

*

La ville n'a pas choisi ses couleurs. Chaque rue suivait ses trottoirs, ses vitrines, ses minces arbres frêles et palpitants. Des lignes de serpent, d'enfant joyeux, d'ivrogne insouciant. Des lignes vertes ou mauves selon le cas. Nous les suivions sans y prêter attention. Des lignes droites et calmes, des lignes plus musclées, rusées, maladroitement déposées sur la terre. La ville n'a pas choisi ses couleurs, c'est clair. Ces volets vert choquant, ces vitrines turquoise, ces portes ambiguës, ces placards trop proches du visage, jaunes, citron, orange, bleu foncé, tout un arc-en-ciel. Nous les suivons ces indications de bonheur de tentation de luxe d'extravagance. Nous les suivons sans penser, sans rien dire, sans nous arrêter même un instant. Nous ne sommes pas des flâneurs. Notre jour a perdu ses limites, ses bornes, ses pôles, ses axes, ses lignes de sécurité. Chaque ville nous pousse vers une autre, une deuxième tant rêvée, une troisième ardemment désirée, une quatrième obscure, enfoncée dans le miracle de ce jour aveugle. Tâtonner, car les yeux sont ailleurs.

Une fois tu m'as parlé de l'ailleurs, de cet endroit nul où la zone fréquentée disparaît. Tu as dit que c'était surprenant ces arbres phosphorescents, ces gens pour qui le réseau n'existe pas. Tu m'as dit qu'il fallait les imiter, que cette vie monotone n'a rien à faire avec la réalité. J'étais d'accord, mais je ne voyais pas les conséquences de notre fuite. La parole un organe résiduel. Les yeux des clignotements de la nuit. L'incertitude du chemin, la profondeur de l'inconnu. Tu n'en as jamais parlé. Je suppose que tu n'as pas compris l'apesanteur de notre fuite. Un

geste hors du contexte ordinaire. Un geste qui n'a pas de suite. Débouché sur une planète étrangère à la nôtre. Il vaut mieux plonger dans l'Atlantique, peut-être, nager jusqu'à l'horizon, y tracer la carte des perdus, les mille et une raisons de notre décision de tout laisser. Nous n'avons plus d'amis, ils pensent que c'est un désastre et qu'il faut à tout prix éviter les désastres. Des animaux sauvages, des singes agiles. Nous sommes des serpents de poussière. Notre parcours est lent, notre destination bien incertaine.

*

Une bande de coyotes vers trois heures du matin. Ils étaient sur le petit chemin de terre qui va de la rue principale vers l'océan. Un chemin perdu que la ville n'entretient pas. Une forêt de lauriers et de chênes aboutit à des terrains marécageux. On n'a jamais vu de coyotes avant, mais leur présence se fait remarquer par la disparition de petits animaux domestiques. Vers trois heures du matin tout le monde dort, même le vieux monsieur solitaire qui a l'habitude d'espionner les autres. Personne ne fait le guet, personne ne somnole dans les arrière-cours. L'invitation est venue de la grande colline au petit chemin de terre, mais quelques animaux chassaient encore de l'autre côté de la rue. Dangereux, difficile, sans grand résultat. Les fenêtres grandes ouvertes. Il n'y avait pas de vent, le jappement ne rencontrait pas d'obstacle. Pourquoi me souvenir d'un tel interlude ? Un obstacle à la paix, une intervention bizarre qui dérange le sommeil, mais rien d'extraordinaire. En tout cas, tu dormais, crevé après des heures de marche sous le soleil de juillet. J'avais peur de te réveiller, peur de te faire comprendre que la forêt avait ses dangers, que tout n'était pas comme nous l'avions imaginé.

III.

Cette férocité dont tu m'as parlé, mais autrefois, mais ailleurs, et c'est la dernière fois que tu parlais ainsi, cette férocité plonge dans des eaux que je ne peux pas retrouver, dans des eaux masquées que personne n'a jamais contemplées, ces eaux sont hors du contexte ordinaire, ne le sais-tu pas ? Ces eaux ne permettent pas de retour, elles sont toutes bleues et lisses, un corps grince entre leurs ondes, un corps grimpe inutilement entre leurs gouttes, c'est comme une pluie solaire, c'est comme une pluie qu'on ne pourrait pas identifier, c'est comme une parole abandonnée au coin de la rue, quelque part entre la poussière de la nuit et les premiers vendeurs du matin creux, mais tu n'en as jamais parlé avant, c'est la première fois, et tu ne peux pas imaginer ce manque de surface, cette distance élongée entre tes os et les ampoules qui pendent au-dessus de nous, nous grimpons sur la terre comme des bêtes terrifiées, car tu n'accepteras pas ce fardeau imposé par les autres, ce fardeau d'être obéissant et pur, calme et radieux, tu ne l'acceptes pas, tu es trop féroce, tu ne vois que les rayons du soleil ensanglanté, que des rayons de lune explosée, pulvérisée, on a découvert qu'il y a de l'eau sur la planète Mars, ça change notre perspective, ça aide à imaginer que nous partirons un jour, que nous ne serons pas toujours coincés entre la rue de la Désolation et la rue des Larmes Folles, que le bonheur existe quelque part, que le bonheur a le visage d'un Martien à la peau rose et dorée, peut-être tout blanche ou brune, qui sait si la peau martienne est comme la nôtre, qui sait si les Martiens se promènent le soir ou s'ils préfèrent rester chez eux sous l'ombre d'un arbre que nous n'avons pas encore identifié, un arbre de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, un arbre comme celui de Pierrot ou de ma vieille tante Louise.

Mais non, tu n'acceptes pas que je parle des autres, surtout pas des autres à la peau rose dorée qui habitent une planète si magnifique si lointaine si mystérieuse, ils n'ont pas de trams là-bas, ils n'ont pas de trains non plus ni d'avions ni de sous-marins nucléaires, ils se déplacent comme des magiciens, ils se déplacent en utilisant l'énergie solaire, car c'est bien de notre soleil qu'il s'agit, c'est bien de notre soleil qu'ils se chauffent l'hiver se bronzent l'été...mais non, ce n'est ni un conte de fées ni un conte pour les petits enfants, c'est tout simplement que j'ai

grand sommeil maintenant, que je laisse circuler mon imagination sans la refréner sans regarder le chemin devant nous, la vie n'est pas toujours ce qu'on espère trouver, la vie n'est pas toujours sous notre contrôle, c'est idiot d'y penser, de penser à la mort, tu veux dire, de penser à notre disparition, tu veux dire. Le matérialisme pèse. De la glace, de la boue, de la terre en friche. Des objets pendent du plafond, avec des araignées, des oiseaux blessés, des jambes détachées, une surface dorée, un corps, c'est un cauchemar, un rêve détruit par quelque chose dans la nuit elle-même, une courbe soudaine, une ligne tordue, je ne sais pas, peut-être que tu le sais, je n'en suis jamais sûr.

Deerfield, août 2008



Richard-Max Tremblay, *Contretemps*, 2001, huile sur toile et pièce d'acier, 167 x 407 cm